

RWANDA

« Deux femmes me suppliaient, j'ai dû les abandonner... »

Le poste frontière entre le Rwanda et le Burundi est composé de deux bâtiments, un pour chaque pays. Entre les deux, un espace goudronné délimité à chaque bout par deux barrières. Tout est allé très vite. Alors que tout paraissait calme, une horde surgit du sommet d'une colline s'est ruée à grands cris sur le poste rwandais. Il nous a fallu quelques secondes pour distinguer, dans cette masse en haillons, les gueux armés des gueux qui ne l'étaient pas. Puis nous avons réalisé que ceux qui couraient devant étaient poursuivis par tous les autres. C'est alors qu'a commencé une monstrueuse chasse à l'homme. De tous côtés surgirent des Tutsis (une vingtaine) poursuivis par des Hutus. D'où venaient-ils ? d'où sortaient-ils ? Leur but était clair, ils se trouvaient à 200 mètres de la vie : la frontière burundaise.

Seul, volontairement dressé en plein milieu du carnage, j'ai eu la naïveté de croire que ma présence retiendrait la violence des agresseurs. Mais ils ne m'accordaient aucune attention, tout entiers murés dans leur rage. Dès qu'une scène de violence commençait à quelques mètres de moi, je m'y portais, mais une autre, au même instant, se déroulait sur ma droite, je voulais y aller aussi, puis une autre et encore une autre. Toujours la même, un homme qui essaie de fuir et les autres qui le rattrapent et le frappent, un homme à terre qui ne fait même plus le geste de se protéger, immobile sous les coups, résigné, et d'autres hommes qui écrasent les chairs à coups de gourdin et de machette, de sagaie, d'arc et de flèches.

Tout un village semblait engagé dans la lutte. Tout le monde ne portait pas d'arme, mais chacun portait la haine, n'hésitant pas à faire un croc-en-jambe au Tutsi qui passait à sa portée, à gifler au passage le malheureux qui courait, à bout de souffle, à bout de force, qui, épuisé, s'étalait sur l'asphalte. A peine à terre, les coups redou-

blaient. Les enfants faisaient un jeu de tout cela. Courant à la suite de leurs grands frères, ils lançaient des pierres et riaient à chaque Tutsi rattrapé.

Cinq voitures étaient là, remplies de Béninois, de Zaïrois et de... Tutsis. Des femmes, des enfants, immobiles et terrorisés, recroquevillés sur leurs sièges, observant le sort que leur promettaient les Hutus. Pourquoi la meute des assaillants n'avait-elle pas attaqué les voitures ? Je n'en sais rien. Sans doute n'avaient-ils pas réalisé que, dans les voitures, se tenaient les frères, les sœurs, les enfants de ceux qu'ils massacraient.

En rejoignant ma voiture garée à quelques mètres de là, je suis passé près de deux femmes avec leurs enfants sur le dos. Elles m'ont soufflé dans un murmure, pour que personne ne les entende : « *S'il vous plaît, on nous recherche...* » Cela signifiait qu'elles étaient tutsies. Elles non plus n'avaient pas encore été remarquées. Je

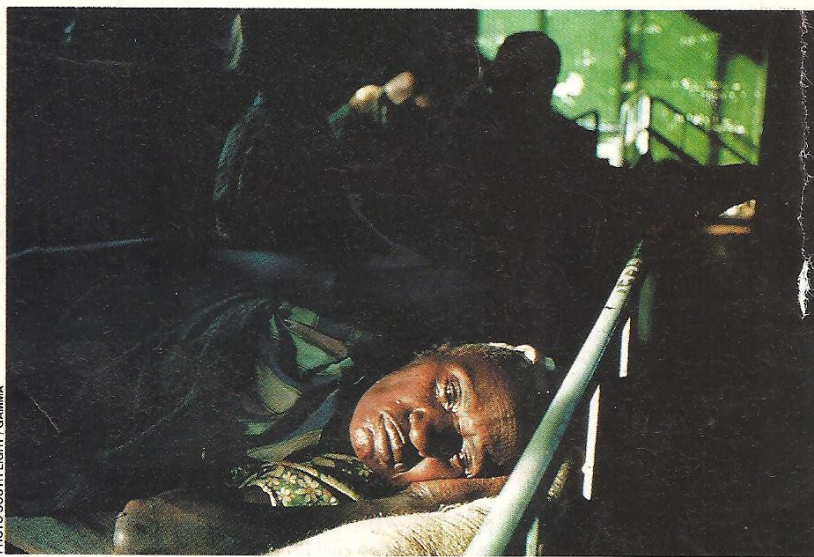
savais que les voitures étaient pleines à craquer. Y faire monter maintenant quelqu'un, c'était irrémédiablement attirer l'attention sur les voitures et leurs occupants. J'aurais préféré crever sur place plutôt que de dire non à ces femmes et les condamner à mort, c'est pourtant ce que j'ai dû faire.

Assis au volant, j'observais, anxieux, la progression du reste du convoi. Au moment de démarrer à mon tour, il y eut un mouvement de foule auprès de la voiture. Un couple et son enfant qui se tenait caché dans une cahute s'est précipité sur nous. L'homme s'est engouffré à l'arrière, tandis que la femme encombrée de son bébé est allé au plus court et m'a escaladé pour atteindre le siège passager où se trouvait déjà Olivier. Aussitôt, notre voiture fut encerclée. « *Roule, roule* », m'a hurlé Olivier. J'essayais désespérément d'enclencher la première, mais la jupe de la femme et le bébé qui portait sur le levier de vitesse m'empêchaient de manœuvrer aussi vite que je le dési-

rais. Un des assaillants était déjà sur la voiture. Je n'avais toujours pas eu le temps de refermer ma portière. Il n'a sans doute pas osé m'empoigner ni faire usage de sa machette, il a attrapé la première chose qu'il a trouvée, une bouteille de Coca, et me l'a lancée à toute volée, m'atteignant à l'épaule. J'ai tourné la tête, saisi la poignée et claqué la portière. Dans ce geste, j'ai croisé le regard de l'agresseur, ivre de rage, le torse en sueur, puant la bière et la haine. Enfin, j'ai réussi à passer la première et à franchir les 200 mètres qui nous séparaient du Burundi. Derrière nous, des rafales d'armes automatiques nous firent tous baisser la tête. C'est au poste frontière burundais que chacun se regarda, conscient d'avoir échappé au pire.

Jean-Fabrice PIETRI

**Doit-on intervenir au Rwanda ?
Voir les chroniques
de Guy Sorman et Max Gallo en page 8.**



Posté à la frontière du Rwanda et du Burundi où eut lieu un massacre de Tutsis, le 18 avril, Jean-Fabrice Pietri, coordinateur d'AICF, a assisté au carnage. Témoignage.